

Intifada du coeur

Une révolte sage

Rino Morin Rossignol, *Intifada du coeur*, poésie, Les Éditions Perce-Neige, Moncton, 2007, 102 pages

Pierre Léon

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40716ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Léon, P. (2008). Review of [*Intifada du coeur* : une révolte sage / Rino Morin Rossignol, *Intifada du coeur*, poésie, Les Éditions Perce-Neige, Moncton, 2007, 102 pages]. *Liaison*, (139), 56–56.

Intifada du cœur

Une révolte sage

PIERRE LÉON

INTIFADA! Qui ne pense immédiatement à remotiver la métaphore de ce titre original? On se rappelle que l'INTIFADA a été la révolte sanglante des Palestiniens contre l'occupation israélienne de leurs territoires. Comme le tragique sens originel est encore si près de nous j'attendais les cailloux de la révolte, même arrondis par l'attelage avec le *CŒUR*. Je me disais que les vieux thèmes usés de la nature, de l'amour et de la mort, méritaient bien d'être rajeunis par quelque diatribe. Mais, de ce point de vue, l'ouvrage de Rino Morin Rossignol me laisse sur ma faim. L'exergue «à Moïse, un chat si discret» est là pour confirmer que ce recueil de poèmes en prose est bien sage, en dépit de son titre révolutionnaire.

Une lecture rétroactive nous fera comprendre, in extremis, qu'il s'est agi, en filigrane, du discours amoureux d'un homosexuel, retrouvant son partenaire sur une plage de Gaza — d'où la connotation avec le titre. Discours au demeurant fort chaste et abstrait jusque vers la fin: «...ta langue valsant sur ma moustache, ton sexe posé comme une icône sous mes yeux implorants. Je suis las, dis-tu, je suis seul» (p.74).

Une allusion à «la porte étroite» fait penser à Gide, évoquant aussi par sa thématique *Les Nourritures Terrestres*, dont le présent ouvrage a surtout le mouvement et l'envolée lyrique. Mais l'auteur est plus préoccupé par une réflexion métaphysique, axée sur les trois grandes articulations: «Vivre, Aimer, Mourir» (p.5) que par la recherche gidienne de la sensualité.

Le texte se divise en six courtes parties: 1. La vie, le temps 2. La question, l'horizon 3. Le silence, l'orage 4. Les rires, les mots 5. Le nom, le mirage 6. La lumière, le cri. L'ensemble pourrait se résumer dans l'ultime question du poète: «Faut-il croire pour vivre, vivre pour mourir, mourir pour n'être plus là, sans foi ni lieu?» (p.94). Malgré ces divisions, on trouve bien des digressions et des récurrences obsédantes.

Dire l'impensable, l'indicible (p.11).

L'amour «aussi fulgurant qu'irréaliste» (p.67), d'où le: «Qui dira l'abyssale tristesse de refuser un amour qui ne nous est pas destiné?» (p.69).

L'écrivain: «entomologiste du verbe» (p.13), «assailli de mots incommodes», «qui jongle avec les mots», dont «La plume sème le festin de demain» (p.19). Et, réminiscence de Rabelais et de Queneau: «Les mots se sauvent, je les vois courir devant ma plume. Ils se défilent» (p.20).

Dieu est bien sûr de la réflexion métaphysique: «Dieu frappe à ma porte agnostique. Faut-il l'ouvrir?» Ou plutôt «croire en l'homme et même croire au destin de l'homme et même croire en Dieu, s'il le veut» (p.35).

Mais la grande obsession de l'auteur est celle, éternelle, de l'homme devant le temps qui fuit. Elle revient tout au long du recueil: «le temps est silence, tout est là, la vie, le temps» (p.21). «Comme si le temps avait tout son temps» (p.97).

Quant à l'écriture de ce recueil, c'est un curieux mélange d'attelages — *zeugmas*, diraient les savants — de vocabulaire généralement concret + abstrait, donnant une couleur très intellectuelle aux métaphores qui en résultent. En voici quelques exemples, parmi le grand nombre qu'on peut relever:

le fiel cinglant de l'amertume (p.11), le vin aigre des mots rances (p.10), l'amour s'est buté à l'âge lucide (p.11), l'escalier convoluté de la prière (p.13), la nature fait pénitence (p.14), un hiver sans scrupules (p.17), l'irréel paradis de la fuite (p.21), le mur froid de mes questions (p.23), la mousse du souvenir (p.25), les pixels d'un écran étranger (p.25), ma porte agnostique (p.53), une vie qui se tue à crier dans le blanc (p.55), un canevas de convivialité (p.62) le salon des désirs (p.67), aurores à la gueule de bois (p.97), le Waterloo du bancal (p.97).

Cette figure de style ainsi traitée, donne un ton baroque au texte. Mais elle sent un peu trop le procédé, comme dans toute la littérature moderne d'après la révolution poétique. Cependant, on relève aussi de fort jolies images, comme celle-ci:

«Novembre peut bien gémir dans les arbres dépouillés, novembre peut bien prendre un air glacial et menacer toute âme qui vive d'un hiver sans scrupule et sans rémission, novembre peut bien tenter d'obscurcir la lumière du jour» (p.17).

Le texte est plein d'un même mouvement de reprises, qui ressemblent à des exhortations bibliques dans des tournures comme: «Voici le temps venu (p.11), Voici le temps qui déferle (p.18). Voici l'homme, son temps est fait (p.19)... On se laisse aisément prendre au rythme accentuel qui suit le tempo de la réflexion. Il est généralement ample, fait de quasi alexandrins à quatre ou trois temps, comme dans: «Le temps de Dieu est venu (3 accents)/ paré d'ombres stoïques (3 accents); Le temps de Dieu est venu (3 accents)/ sombrer dans la fragilité de l'homme (3 accents). Souvent, c'est le nombre de syllabes dans chaque groupe accentuel qui instaure la rythmicité. Ainsi: «Un creux s'est logé [2+3] au centre du vide [3+2] (p.41); Le temps est à l'heure [2+3] et l'heure est au silence [2+4]; Et tu redis mon nom [3+2] dans la splendeur du désir [4+3] (p.88).

De longues phrases prennent des airs de périodes lyriques comme: Parmi les flash pétillants [...5 lignes]... y réfléchir un peu. (p.62). Mais ce qui contribue encore au mouvement de tout le texte, c'est l'irruption de questions, chaque fois que la réflexion est interrompue par le doute: «Suis-je né pour m'ensevelir de questions sans avenir? (p.30), À qui? À quoi? [...] Mais peut-être mon temps est-il déjà accompli? (p.31).

L'ensemble de ce texte philosophique, qui est beau, pourrait bien tenir par antiphrase dans cette autre question triviale d'un poète trop modeste: «Suis-je l'énorme gaffe d'un homme éperdument amoureux d'une image et de l'idée qu'il s'en fait?» (p.79). ■

Rino Morin Rossignol, *Intifada du cœur*, poésie, Les Éditions Perce-Neige, Moncton, 2007, 102 pages.

Pierre Léon est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages et d'une centaine d'articles, fort savants, en linguistique et sur l'étude de la parole expressive. Il a quand même réussi à ne jamais se prendre au sérieux devant la vie.